**L’humain aux prises avec le péché, espérance de la création**

**Une lecture de Rm 5-8**

Cette section de l’épître aux Romains se présente comme une réflexion sur l’existence humaine du point de vue de la foi. Dans les quatre premiers chapitre en effet Paul a déplié sa compréhension de ce qu’est l’existence justifiée. Dans les chapitres 4 à 8, il propose ensuite une réflexion sur l’existence du croyant. Celui-ci porte en quelque sorte un regard sur la condition humaine.

Ces cinq chapitres concentrent des questions qui sont au cœur des débats théologiques et anthropologiques du christianisme depuis 2000 ans : la question du mal (Rm 5,12-21), de la signification du baptême (Rm 6,1-14), la question de la liberté humaine (Rm 7,14-25) et, aujourd’hui plus que jamais actuelle, celle de l’avenir même de la création (Rm 8,1-30). Paul nous place ainsi au cœur même d’interrogations cruciales sur ce qu’est l’humain.

Rm 5,1-11 : Justifiés nous sommes réconciliés et en paix avec Dieu

Rm 5,12-21 : L’énigme du mal demeure

Rm 6,1-14 : Qu’est-ce à dire ? Par le Baptême mort au péché

Rm 6,15-23 : Quoi donc ? Libérés du péché, esclaves de la justice

Rm 7,1-6 : Où bien ignorez-vous ? Affranchis de la Loi, sous le régime de l’Esprit

Rm 7,7-12 : Qu’est-ce à dire ? La Loi est sainte juste en bonne

Rm 7,13-25 : Alors quoi ? Encore assujetti à la loi du péché mais délivré par le Christ

Rm 8,1-30 : La révélation des fils de Dieu, espérance de la création

Rm 8,31-39 : Proclamation finale : l’amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ

Je m’arrête sur deux passages clés :

5,12-21 et 7,13-25

En Romains 5,12-21, Paul réfléchit sur la présence du « péché » dans le monde. En grec le terme *amartia*  que nous traduisons par « péché » signifie littéralement le fait de manquer le but, de rater la cible. Paul parle du premier homme, Adam, et affirme que c’est par lui que le péché – au singulier c’est-à-dire non pas une faute morale, mais justement cette capacité de « ratage » qui est le propre de l’humain – est « entré dans le monde ». Je propose dans un premier temps de garder cette traduction de péché par *ratage* même si on verra par la suite qu’elle est sans doute insuffisante. En Romains 7, Jacques Lacan l’a traduit en son temps par la « Chose ».

Ce sont surtout les v. 12-14 qui nous intéressent ici. « C’est pourquoi, comme par un homme le *ratage* est entré dans le monde et par le *ratage* la mort, et ainsi en tout homme la mort est venue, parce que tous ont *raté* » (v. 12). Si le *ratage* est « entré dans le monde », c’est donc qu’il préexiste à Adam : Paul ici ne se soucie pas d’expliquer l’origine de ce *ratage* ; il constate simplement qu’Adam n’en est pas le créateur. Il est là de façon inexplicable. Adam n’est pas coupable d’inventer le *ratage* : il est une réalité qui le dépasse et le précède. Mais Adam, par son agir, est le véhicule par lequel il entre dans le monde. Moyennant quoi, on a ici une condition universelle : tous les hommes sont dans la même situation qu’Adam ; le *ratage* les précède, mais leur agir lui donne vie. Précédé en même temps que responsable, tel est Adam, tel est tout homme, fils d’Adam. Pour Paul, il y a une solidarité de l’humanité avec Adam : « tous ont *raté* ». Il faut bien entendre que Paul fait un constat, il ne fournit une explication : par un homme (Adam) le *ratage* est entré dans le monde et, par lui, la mort (à comprendre comme puissance négative plutôt que par la simple mort physique qui en est une illustration). La mort a régné sur tout homme parce que tous les hommes ont *manqué la cible* — pour reprendre le sens premier du verbe *amartanô*— comme Adam. Nous sommes tous solidaires d’Adam. La puissance du *ratage* agit en nous et à travers nous et, avec elle, la puissance de la mort. On peut ainsi dire : nous ne sommes pas coupables du *ratage* à l’œuvre dans le monde, mais responsables, par nos actes, de le laisser continuer à œuvrer.

Paul poursuit son raisonnement : « En effet, jusqu’à la loi, le *ratage* était dans le monde, mais le *ratage* n’est pas imputé quand il n’y a pas de loi. » (v. 13). Avant la loi donnée à Moïse, le *ratage* était dans le monde (puisqu’il était entré avec Adam), mais comme il n’y avait pas de loi il n’était pas compté comme *ratage*. L’apôtre décrit ici un temps mythique où il n’y aurait pas eu de loi. Ce temps immémorial n’a d’ailleurs pas de fonction dans l’argumentation puisque Paul s’intéresse au seul temps qu’il connaît : celui de la loi. Mais on peut y voir une image du stade de l’enfance : à un moment donné, l’enfant passe à un état où, par l’audition de la loi de ses parents, il va devenir non pas « coupable » mais « responsable » de ses actes. Devenir adulte pour lui, c’est savoir qu’il peut subir les conséquences de ses actes, c’est prendre conscience de l’interdit. Devenir « responsable », c’est devenir adulte ou être en direction de l’âge adulte. Et c’est découvrir alors que le choix entre le bien et le mal ne relève pas simplement de l’acte moral ou éthique, mais d’un combat intérieur contre une puissance qui assaille l’humain en un lieu connu uniquement de celui qui en subit l’assaut (un peu comme quand on fait l’expérience d’une maladresse — d’un acte manqué — qui ne cesse de se répéter : nous la subissons en même temps que nous en sommes responsable !).

« Mais la mort a régné depuis Adam jusqu’à Moïse, et sur tous ceux qui n’ont pas *raté* par un même franchissement des limites (*parabasis* « transgression », lit. « action de franchir ») que celui d’Adam qui est le type de celui qui doit venir. » (v. 14). Pour Paul, ce qui compte ici c’est le constat que la mort, elle, a régné depuis Adam jusqu’à Moïse. C’est la condition humaine et le tragique dans lequel elle évolue. Paul continue sa lecture du mythe adamique : la mort, comme puissance agressive, a régné même pour ceux qui n’ont pas fait la même chose qu’Adam. Cela veut dire quoi ? Ceci : nul ne peut dire « je suis différent d’Adam », « je ne suis pas de la même pâte humaine que lui », « je n’aurais pas fait comme lui », « je suis meilleur que lui ». Plus fondamentalement, personne ne peut dire : « Je ne suis pas de cette famille ! » Personne ne peut renier sa solidarité à la condition humaine. Ce que Paul affirme est donc ceci : Adam c’est nous, c’est chacune et chacun de nous. Mais le v. 14 annonce aussi la suite : Adam c’est le « type » de celui qui doit venir, le Christ. On rejoint l’idée de l’incarnation. Il faut qu’Adam et Christ soient de même nature. Le Christ ne peut pas dire, lui non plus, « je ne suis pas de cette famille ». Dieu, le Dieu des chrétiens, ne peut pas dire, ne peut plus dire : « Je ne suis pas solidaire de ma créature ». Seulement, et c’est essentiel, Jésus est aussi d’une autre origine qui permet à ce « nouvel Adam » d’assumer jusqu’au bout la condition humaine et de vaincre la puissance du mal qui l’asservit.

En somme, tous les hommes sont solidaires d’Adam : Adam n’est pas le premier « agent » du ratage ; il est, comme le dit Ricœur, le premier « véhicule » du ratage. Et tous ses descendants le sont à sa suite : tous les hommes sont rassemblés en lui. Ce qui intéresse Paul, ce n’est pas le personnage historique « Adam », dans son agir historique au sens d’un « premier » ratage, d’une chute comme moment historique, mais Adam comme type de l’humanité précédée et prisonnière du ratage comme tout homme l’est. Il y a une grandeur mythique du ratage chez Paul : Adam figure l’homme prisonnier du ratage et en même temps responsable de ses actes, ce qui est, je vous l’accorde, une contradiction logique : comment être responsable de ce qui me précède.

Si on y regarde de près, le texte de Romains 5 à la même fonction que le récit de Genèse 3 où il est question d’Adam et Ève qui sont tentés par le serpent et qui vont prendre du fruit de l’arbre de la connaissance du bien et du mal. On peut se dire qu’Adam et Ève peuvent choisir, mais la fonction du texte est de nous dire un « avant » qui a en réalité toujours déjà commencé dans l’histoire. Ces deux textes, celui de Paul et celui de la Genèse, condensent tout ce qui est éprouvé de façon fugitive par l’humain. Ces textes n’expliquent pas quoi que ce soit ; ils expriment le fond inexprimé de l’expérience humaine. Le mythe adamique universalise au genre humain l’expérience tragique du mal. Non seulement le mythe universalise l’expérience du mal, mais il révèle en même temps un aspect mystérieux du mal. C’est ce que développe Paul Ricœur quand il écrit que, « en reportant sur un ancêtre lointain l’origine du mal, le mythe découvre la situation de tout homme : cela a déjà eu lieu ; je ne commence pas le mal ; je le continue ; je suis impliqué dans le mal ; le mal a un passé ; il est son passé, il est sa propre tradition »[[1]](#footnote-1). Paul historicise la figure d’Adam, il considère la chute comme un événement historique, au sens chronologique du terme. C’est un homme de son temps et nous n’avons pas à reprendre cela à notre compte. Il n’en reste pas moins que le souci de Paul n’est pas spéculatif, mais existentiel ou anthropologique : il tente de rendre compte d’une compréhension de l’existence humaine. La fonction de Romains 5,12-21 apparaît alors plus clairement : il ne s’agit pas d’un récit étiologique dont le but serait d’expliquer l’origine du mal ou du ratage car, si Paul avait voulu spéculer, il l’aurait fait de façon plus explicite et plus détaillée. Il s’agit d’une réflexion anthropologique. L’existence humaine est faite d’une précédence et d’une responsabilité du ratage que renversent la précédence et le bénéfice de l’obéissance du Christ. Les deux chapitres qui vont suivre montrent comment se jouent, dans l’existence chrétienne, cette solidarité du ratage en Adam et cette libération en Christ, non pas comme un être « supra-humain », mais comme un nouvel Adam qui libère l’humanité du désespoir en traversant lui-même notre humanité : « Dieu, en envoyant son propre Fils dans une condition semblable à la chair du ratage » (Rm 8,3).

Rm 5,12-21 relève du mythe, comme aussi il n’y a de création que dans le registre du mythe. Adam ce n’est pas Monsieur Adam, comme si ce nom désignait un personnage historique. Adam est le nom d’une précédence qui échappe au savoir. C’est une façon de dire que nous sommes toujours précédés par la présence du mal et du ratage. Il n’y a pas de moment d’innocence qui serait une sorte de temps idéal que nous pourrions retrouver. Il n’y a aucun retour à l’innocence, parce que l’innocence c’est ce qui a toujours déjà été perdu. Elle n’est pas un moment de l’histoire de l’humain, mais absolument hors histoire. Donc le nom « Adam » est le signifiant générique de ce qui est toujours là, avant nous, et qui fait que nous prenons place dans une histoire qui a commencé et que nous poursuivons, y compris sur son versant tragique. « Adam » nomme le toujours déjà là de notre propre histoire. C’est en cela qu’il représente une universalité. C’est le genre humain. Dans cette perspective mythique, le paradis n’est pas un moment ; il est ce qui a toujours déjà été perdu. Lacan parle de cela, sur un autre plan, lorsqu’il évoque ce que nous éprouvons comme une perte, mais qui en réalité a toujours déjà été perdu. C’est une perte qui constitue d’emblée notre rapport au monde et qui fait aussi le drame de ce rapport. C’est un drame, mais c’est aussi la vie du désir puisque nous serons toujours en quête de ce qui pourrait nous combler, mais qu’il ne faut surtout pas obtenir…

Le récit du de la Genèse raconte l’histoire du jardin d’Eden où il y a, au milieu, un arbre dont on il est dit qu’il est l’arbre de la connaissance du bien et du mal, et auquel l’être humain n’a pas accès. C’est là, en effet, qu’on trouve ce moment mythique que la théologie a appelé la chute. Dans ce récit, le terme «péché/ratage » n’apparaît pas. Il y a pourtant une transgression (un franchissement) puisque l’homme et la femme se laissent séduire par l’idée de devenir comme des dieux en mangeant du fruit de l’arbre. Il y a en réalité une dualité puisqu’il y a deux arbres au centre du jardin, et non un seul : l’arbre de vie et l’arbre de la connaissance du bien et du mal. L’arbre de vie signifie que la vie, c’est ce qu’il faut toujours recevoir d’ailleurs que de nous-mêmes, que la vie, ce qui nous donne de vivre, cela nous est donné. L’arbre de vie, c’est l’existence, la vie subjective, qui est décentrée d’elle-même. Mais, au lieu de « recevoir » ce que font Adam et Eve c’est « prendre » ; ils s’emparent au lieu de recevoir. Ils s’emparent de ce qui doit être reçu comme don. Le *péché* (je reviens à la traduction classique) consiste à remplacer le geste du « recevoir » par le geste du « prendre ». C’est mettre le « prendre » à la place exacte du « recevoir », d’où peut-être l’hymne de l’épître aux Philippiens qui dit que le Christ est celui qui n’a pas voulu « ravir », comme une proie à arracher, d’être l’égal de Dieu, mais qu’il s’est abaissé, le salut étant dans ce mouvement inverse de celui d’Adam. Le péché/ratage est donc cette façon de refuser que ce qui fait vivre vienne de l’autre. C’est donc vouloir vivre par soi-même, grâce à soi-même, et ce n’est donc pas du tout comparable à une faute. La faute (littéralement un « échec ») est un manquement à quelque chose, une transgression (« franchissement ») particulière. Le péché concerne tout l’être. Il est cette façon dont l’être se prend lui-même pour seul centre et donc se replie sur lui-même. C’est ce qui faisait dire à Luther que l’homme pécheur est l’homo *incurvatus in se*, l’être incurvé, recroquevillé sur lui. C’est ce que signifie d’ailleurs, il me semble, l’arbre de la connaissance du bien et du mal, qui n’a pas un sens moral. Bien et mal renvoient à une totalité de la jouissance qui serait comparable au fait d’être suffisant à soi-même, donc d’être son propre fondement. C’est cela qui fait l’objet d’une transgression (« franchissement »).

C’est aussi alors ce qui fait que le péché/ratage ne concerne pas uniquement ce que l’on peut considérer comme des erreurs. Il concerne aussi – et c’est plus délicat à comprendre – ce que nous considérons comme nos réussites, nos titres de gloires, nos qualités, ou nos bonnes actions. C’est le bien qui est le lieu du péché/ratage et pas seulement le mal, parce que tout cela traduit notre façon de vouloir exister par soi au lieu de recevoir la vie comme un don. Le péché/ratage est une fermeture sur soi qui peut fort bien prendre les allures d’une ouverture.

C’est un thème tout à fait paulinien. Et j’en viens maintenant plus rapidement à Romains 7,7-25, où Paul relit son passé à partir de son expérience chrétienne. Il montre comment son existence était celle d’un homme tiraillé : souhaitant accomplir la loi dans son ensemble et se découvrant prisonnier du péché. Mais lorsqu’il fait la relecture de son passé, il convoque aussi ses auditeurs en les invitant à faire la même expérience de relecture dans l’après-coup. Pour cela le terme « nomos » devient un terme mouvant et désigne plus que la loi de Moïse : chacun a une « loi », une instance devant laquelle il comparaît. Et cette loi (réelle ou imaginaire) est captive de la puissance du péché. Le mot « ratage » n’est sans doute pas assez fort pour traduire ici *amartia* ; Lacan traduit par la « Chose », l’objet perdu qui n’a cependant jamais été possédé ; on pourrait presque dire ici l’énigme, ce qui est inconnaissable ; je propose de revenir désormais au mot même de « péché » même s’il est chargé d’un sens sans doute trop moralisant. Le paradoxe qu’il faut penser est le suivant : d’un côté, la loi fait apparaître le péché comme péché (v. 7, « Mais je n’ai connu le péché que par la loi. Ainsi je n’aurais pas connu la convoitise si la loi n’avait dit : Tu ne convoiteras pas ») ; de l’autre, la loi est assaillie par le péché qui en fait le moyen d’emprisonner l’homme : v. 8-11

 Saisissant l’occasion, le péché a produit en moi toutes sortes de convoitises par le moyen du commandement. Car, sans loi, le péché est chose morte. Jadis, en l’absence de loi, je vivais. Mais le commandement est venu, le péché a pris vie, et moi je suis mort : le commandement qui doit mener à la vie s’est trouvé pour moi mener à la mort. Car le péché, saisissant l’occasion, m’a séduit par le moyen du commandement et, par lui, m’a donné la mort. » D’où le sentiment de tragique, de désespoir aurait dit Kierkegaard, qui habite l’homme réalisant la prison dans laquelle il est.

Paul poursuit aux v. 14-24 :

Nous savons, certes, que la loi est spirituelle ; mais moi, je suis charnel, vendu comme esclave au péché. Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, je suis d’accord avec la loi et reconnais qu’elle est bonne ; ce n’est donc pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi. Car je sais qu’en moi – je veux dire dans ma chair – le bien n’habite pas : vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l’accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n’est pas moi qui agis, mais le péché qui habite en moi. Moi qui veux faire le bien, je constate donc cette loi : c’est le mal qui est à ma portée. Car je prends plaisir à la loi de Dieu, en tant qu’homme intérieur, mais, dans mes membres, je découvre une autre loi qui combat contre la loi que ratifie mon intelligence ; elle fait de moi le prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis !

Ainsi tout homme, juif et païen, peut se relire dans ce parcours dès lors que, à la lumière de l’événement Christ, il est conduit à opérer une relecture de son passé. Même déclaré juste devant Dieu, le croyant n’a pas intrinsèquement changé. C’est pourquoi, lorsqu’il fait cette relecture de son passé d’homme divisé, ce combat intérieur fait toujours un écho en lui. Paul sait que ce combat le concerne encore. Il est encore, d’une certaine manière, divisé. Et cependant, l’ancien monde qui reste tapi à sa porte n’a plus d’effet sur lui, car « rien ne peut le séparer de l’amour de Dieu manifesté en Christ ». Le mal est une puissance dont seul Christ délivre : l’humain peut vivre dans la confiance que le mal n’a pas le dernier mot. Ma responsabilité c’est de savoir que je suis faible et de vivre dans la confiance en celui qui me délivre de ce « destin » tragique. Celui qui rend possible une traversée de ma condition : assumer la puissance du mal et avec le secours de sa présence ne pas me laisser dominer par elle.

Le péché est ce qui est là depuis le début, c’est-à-dire ce qui affecte le commencement. On ne l’a pas connu à un moment donné, mais on l’a toujours connu. Or c’est décisif parce que ce que vous connaissez à un moment donné c’est ce qui fait aussi que vous avez une idée de ce qu’il y avait avant. Mais là, c’est comme quelqu’un qui n’aurait jamais vu le jour. Ce n’est pas pareil d’avoir vu le jour et puis d’être plongé dans la nuit. On sait la différence entre le jour et la nuit, entre les lumières et les ténèbres. Mais le péché tient en ceci qu’on ne sait pas faire la différence entre la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, et, de ce fait, on prend la mort pour la vie. On croit vivre de ce qui fait mourir. C’est pourquoi ce que désigne le concept de « péché » n’est pas du tout ce que nous y mettons : des fautes, des choses néfastes, et moralement condamnables, car cela nous savons que c’est mal. Non, ce que désigne le péché, c’est plutôt que nous sommes dans la mort, mais que nous ne le savons pas, ou pire : nous pensons que cette mort-là est la vie authentique.

Le mal est une puissance dont on fait l’expérience qu’elle nous est extérieure dans le sens où il est une force qui vient s’emparer de nous et de notre volonté. Mais, dans le même temps, le lieu par excellence où nous expérimentons cette force c’est notre intériorité. Romains 5 et Romains 7 déploient ce double mouvement : en Adam, le péché est entré dans le monde. Littéralement, il est venu de l’extérieur de ce monde et c’est dans l’homme Adam qu’il s’est manifesté comme puissance agissant de l’intérieur. Romains 7 approfondit la réflexion sous l’angle du mal qui agit à l’intérieur de l’homme, d’où l’idée qu’on est précédé et qu’on est en même temps acteur, donc responsable, de ses propres actes. On n’est pas coupable du péché qui nous précède, mais on est responsable de ses propres actes, c’est-à-dire de la façon dont on se situe par rapport à cette précédence. Nous ne sommes pas coupables de l’histoire qui nous précède, mais nous sommes responsables de ce qui agit en nous parce que nous sommes des sujets agissants. La confiance, au sens de « foi » en/de Christ, libère l’homme de la malédiction du péché en ce que le Christ lui-même a pris notre condition humaine et il a vaincu le péché et la mort. Le mal n’est pas vaincu par nous. Il se présente face à nous comme une réalité mais une réalité qui n’a pas le dernier mot. Nous ne sommes plus prisonniers du « péché » (celui qui nous précède, de la puissance d’asservissement, du « destin »), ce qui ne veut pas dire que nous ne commettions pas des fautes. Le péché n’a plus le dernier mot sur nous, ce qui ne veut pas dire que nous n’avons pas un combat à mener contre la puissance qui agit en nous, parfois à notre insu. Par le Christ, nous ne sommes plus coupables, mais rendus responsables. C’est en cela que réside l’espérance de la création, et c’est pour cela qu’elle peut « soupirer dans l’attente de la révélation des fils de Dieu ».

Elian Cuvillier

1. Paul Ricœur, « Le péché originel : étude de signification », *Le conflit des interprétations*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969, p. 280. [↑](#footnote-ref-1)